

L'Alliance

Marie Leyre

Marie Leyre

L'Alliance

© Marie Leyre, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0280-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aïko, Chio et Nayumi

ou mes trois clones. Aïko, Chio et Nayumi se ressemblent et s'assemblent. Physiquement : elles sont petites, elles sont brunes, elles ont les cheveux raides, elles ont des yeux noirs, elles ont le teint blanc et pâle. Elles sentent bon. Ce n'est pas une odeur de parfum, non. Elles dégagent une odeur de lessive. De propre. Rien ne semble être laissé au hasard dans leur paraître. Le maquillage est soigné et précis, avec ici et là une touche de folie : un rouge à lèvres vif pour Nayumi, des pommettes colorées, rondes et hautes atteignant le niveau des yeux pour Chio, ou du phare à paupières bleu pour Aïko. Elles arrivent tôt, bien avant l'heure du cours. Lorsque je rentre dans la classe, elles interrompent leur conversation vivante et joyeuse. Elles sont assises sagement, alignées toutes les trois en rang d'oignons. Leur matériel est sorti sur la table. Elles m'offrent alors un large sourire puis penchent doucement leur tête en avant. Elles sont prêtes. À absorber du français. Je vois la vie en triple. Elles prennent des notes proprement. Elles ont dans leurs troussees tout un panel de stylos de couleurs inhabituelles pour des stylos. Sur leurs cahiers, il y a du violet, du bleu azur, du rose et de l'orange (Chio aime beaucoup l'orange pour noter les exceptions de la grammaire française). Elles comprennent vite, sont toujours d'accord avec moi et font leurs devoirs à la maison. En début de cours, je demande si elles ont des questions. Elles répondent en cœur en hachant chaque syllabe : « Pas-de-questions. » Je réitère ma demande à la fin du cours. Et j'obtiens à nouveau un « Pas-de-ques-tions. » J'expliquerai une fois seulement un point de grammaire et ses exceptions. Ce sera assimilé, acquis. Avec elles, je sais que je ne répéterai pas. Si elles ont un doute, je les entends alors feuilleter les pages de leurs cahiers pour retrouver un détail oublié, une exception notée, en couleur. Leurs réponses fusent. Avec un sourire lumineux. J'imagine que quand elles n'ont pas compris quelque chose, elles se débrouillent pour trouver la solution par elles-mêmes, sur internet, dans leur livre de grammaire, le soir ou bien juste après le cours.

Elles sont institutrice, coiffeuse et styliste au Japon. Elles apprennent le français pour le plaisir : « C'est beau. Très. » Elles sont à Paris pour un mois : « Seulement. » Leur rythme est intensif : trois heures de cours de français les matins, visite de la ville l'après-midi et visite de la France les week-ends :

Deauville, Bordeaux, Lyon... Pourtant, elles ne semblent jamais fatiguées. Fraîches, en forme, pimpantes, prêtes à déguster du français.

Six mois après, je croise Aïko dans un bar à Gyoza, elle y est serveuse. Ses paupières sont maquillées de rose cette fois. Fini le bleu. Chio et Nayumi sont rentrées au Japon : « Il y a longtemps déjà. » Pas elle. Elle veut vivre en France. Elle a trouvé un travail dans ce restaurant japonais, même si elle aurait préféré un restaurant français, pour être au plus « proche de la langue et de la culture » car elle n'a pas réussi jusqu'ici à se faire des amis français, elle le regrette : « seulement des amis japonais ». Elle tient à offrir le café.

Rachid

Rachid m'apporte un café allongé le temps des quinze minutes de pause. Malgré mon refus poli, il tient absolument à me l'offrir. Je finis par accepter. Cette petite attention me touche. Je m'y suis même rapidement habituée, me surprenant à l'attendre le jour où Rachid avait mis plus de temps qu'à l'ordinaire. Il s'était justifié, confus : « Longue file d'attente. » Lui, il prend un café au lait et le boit à sa table, se caressant par réflexe la barbe, le regard perdu dans le vide. C'est un solitaire. Jamais je ne l'ai vu discuter dans le couloir ou dans le patio avec d'autres élèves.

Nous reprenons le cours. Avant la pause, nous avons visionné sur Youtube des témoignages de personnalités qui parlaient de leurs passions. À présent, c'est au tour des élèves de s'exprimer. Ils vont parler de la chose qui les anime, les fait vibrer dans la vie.

Toujours assis à ma gauche, dans une classe organisée en U, Rachid est volontaire pour s'exprimer le premier. « Ma passion, c'est le cinéma. Faire des films. Je suis réalisateur de cinéma. » Il s'exprime de façon brève, sans développements inutiles. Ce qui force ses camarades à l'interroger de façon appuyée : « Ta passion est aussi ton métier ? » Le regard vif, il répond brièvement : « Oui. C'est mon travail. » Un autre interroge : « Est-ce que tu connais Scarlett Johansson ? » Une fois les rires dissipés, le silence se fait pour accueillir la réponse. « Bien sûr, elle vient souvent aux festivals des films. » Il sort une petite tablette, la tourne vers l'auditoire et fait défiler des photos. Nous le voyons en smoking, devant le tapis rouge d'un festival de cinéma. En selfie, avec Quentin Tarantino. Entouré de minettes riant à pleines dents, dans un décor d'émissions de télévision. Devant la pancarte Cannes, film festival. Rachid ne fait aucun commentaire. Ses camarades s'en chargent pour lui avec, au choix, des sifflements, des applaudissements ou encore des cris stridents. Sa vie dans le monde du cinéma impressionne. Un élève aimerait savoir s'il est possible de voir ses films. « Bien sûr. » Il se lève pour écrire au tableau les titres de ses films, deux courts-métrages. En retournant à sa place, il souligne qu'il travaille actuellement sur un long-métrage.

Passée l'effervescence du glamour du cinéma, nous reprenons. Un élève, particulièrement attentif ce matin lors du visionnage des témoignages sur Youtube, pose la question qui revient en leitmotiv : « Comment est née votre passion ? » Rachid remonte alors lentement les manches de son pull, exhibant ses tatouages colorés qui courent sur ses avant-bras. Puis, toujours avec lenteur, il se met à caresser à nouveau machinalement sa barbe de trois jours, soigneusement taillée, les yeux rêveurs ; reprenant ainsi sa posture de la pause. Enfin, semblant se détacher avec peine de cet état de réflexion profond, Rachid répond : « Pour m'éloigner de la vie vraie ». Je note au tableau : la vraie vie / la vie réelle. La question qui brûle les lèvres de l'auditoire est certainement : « Pourquoi ? » Mais, personne ne la pose. Ce serait inconvenant, trop personnel. L'élève, particulièrement intéressé par l'actrice tout à l'heure, demande alors : « Tu n'aimes pas ta vie avec Scarlett Johansson ? » Rachid est mal à l'aise. Il se frotte les avant-bras, puis la barbe et enfin les cheveux. Il semble avoir du mal à rassembler ses idées. Nous nous arrêtons ici pour cette démonstration d'une passion. Je le remercie pour son témoignage, nous allons passer à quelqu'un d'autre. Son voisin se prépare d'ailleurs à s'exprimer. Mais, Rachid l'interrompt et fixe intensément ses camarades un à un : « Je viens de Turquie, je suis réfugié politique Kurde ici. C'est pas très intéressant, ma réalité de Turquie. C'est triste aussi. Et il y a la peur. Il faut cacher que je suis kurde. Tous les jours. Les insultes... » Il prend une profonde inspiration. Nous nous attendons à une suite. Des détails. Des informations méconnues du grand public que nous sommes. Mais finalement, il se tait. Il regarde au loin et conclut, à l'adresse de son voisin qu'il avait interrompu : « Allez, à toi maintenant. »

Le soir, à la maison, je repense au témoignage de Rachid. Je me prépare un thé et m'installe confortablement à mon bureau. J'ai trouvé ses films et je m'apprête à les visionner. Je vois que le premier dure vingt et une minutes et le deuxième quarante-trois minutes. Je m'en fais une joie. Je regarde alors plusieurs fois les documents. Je reviens en arrière, accélère certains passages. Je n'arrive pas à croire ce que je vois. Le jeu des acteurs, la mise en scène, les décors, pris individuellement comme dans leur ensemble, je trouve le résultat mauvais. Terriblement raté. Je suis déçue et triste. Pour Rachid, il y a de grandes chances que sa passion ne le sauve pas de sa réalité.

Le lendemain, personne ne m'apporte mon café. Rachid est absent. Je vérifie sur ma fiche la durée totale de son cursus : trois mois. C'était son dernier cours aujourd'hui ; l'unique absence de sa formation.

Bordeaux et Romain

Debout autour d'une table haute et ronde, non loin de la machine à café, je me mets en tête de présenter trois étudiants entre eux. Cela fait un petit moment déjà que j'y pense. Bordeaux et Romain sont déjà attablés avec moi, ils sirotent lentement leur café. Lorsque j'aperçois enfin Garcia à la machine à café, je vais à sa rencontre et l'invite à se joindre à nous en lui désignant notre table. Il nous rejoint tenant à la main un grand café fumant dans son gobelet en carton. Il le pose avec soulagement sur la table et souffle sur le bout de ses doigts pour les refroidir. Nous nous poussons tous un peu pour lui laisser plus d'espace. « Bordeaux, Romain voici Garcia. » À l'adresse de Garcia, j'explique que Bordeaux et Romain sont étudiants dans ma classe. Et, à l'adresse de Bordeaux et Romain, je précise que Garcia est l'un de mes anciens étudiants et qu'il est passé à un niveau supérieur, il y a déjà plusieurs semaines de cela. Les présentations faites, je les informe qu'ils sont tous les trois ingénieurs et ont donc peut-être des choses à se dire. Ce qui semble être le cas. Garcia engage la conversation : « Ingénieurs civils ou industriels ? » Bordeaux et Romain répondent en cœur : « Industriels. » Garcia précise sa situation : « Moi je suis ingénieur civil. » Puis, il poursuit : « Et vous travaillez où ? » Cette fois, seul Bordeaux répond : « Nous travaillons tous les deux au Sénégal, en Afrique. » Romain, plus en retrait, acquiesce en silence. Intéressé, Garcia veut plus de détails : « Dans quelle compagnie ? » À nouveau, Bordeaux donne les informations : « Notre entreprise chinoise nous a envoyés au Sénégal. Pour trois ans. Nous avons passé un an déjà. Nous sommes des collègues de travail. » Garcia se tourne vers moi : « On parle français au Sénégal ? » Bordeaux répond à ma place : « Oui et c'est pour ça qu'on est ici. C'est utile s'exprimer avec le français avec les ouvriers au Sénégal. On apprend la langue française ici, pour le travail au Sénégal. » Garcia semble concerné par ce qu'il dit. Il confie que, lui, n'a pas trouvé de travail en Colombie à la fin de ses études. Il espère avoir plus d'opportunités de travail ici, en Europe. C'est pour cela qu'il est venu en France. Bordeaux continue : « Il y a besoin des ingénieurs au Sénégal. Beaucoup, beaucoup de chantiers : des routes, des ponts, des immeubles. » Cela ressemble à une invitation. Garcia demande pourquoi le contrat est limité à trois ans. Bordeaux, d'une voix plus basse explique : « Contrat chinois. On ne choisit

pas. » Garcia semble ne pas comprendre : « Vous ne choisissez pas quoi ? » Bordeaux rit : « Tout ! On ne choisit pas la destination. On ne choisit pas la durée non plus. C'est l'entreprise en Chine qui décide. Après le Sénégal, on va aller en Chine ou autre pays : Russie, Canada, Grèce, etc. On ne sait pas. C'est l'entreprise en Chine qui décide. » Il se répète. Garcia se mord les lèvres. Il les regarde à tour de rôle, espérant peut-être plus de détails. Bordeaux ne s'arrête pas là, d'une humeur bavarde comme je ne l'avais jamais vu : « Mais difficile aussi. Romain marié en Chine mais sa femme et fille restent en Chine. Pas possible pour la famille et venir au Sénégal. » Romain baisse la tête à l'évocation de sa famille. Retrouvant ses esprits Garcia, curieux, demande : « Et toi tu n'es pas marié Bordeaux ? » Il s'esclaffe, accompagné du rire discret de Romain. : « Non ! Célibataire ! » Garcia, l'œil tout à coup plus brillant, insiste : « Et les Sénégalaises sont belles ? » Bordeaux esquisse un sourire. La question l'a flatté, néanmoins, il ne perd pas le fil de sa pensée : « Oui bien sûr ! Mais on ne mélange pas avec la population. Les ingénieurs habitent dans endroits à côté chantiers. Avec beaucoup de sécurité. Il y a danger au Sénégal. On échange seulement avec les ouvriers. Il n'y a pas les femmes dans les chantiers. » Romain l'interrompt : « Nous ne parlons pas avec la population locale, en général. » Bordeaux conclut : « Bref ! On ne mélange pas. » La pause touche à sa fin. Les trois ingénieurs échangent leurs coordonnées. Garcia s'enquiert de la durée de leurs vacances, ici à Paris. Bordeaux répond qu'ils rentreront dans deux semaines au Sénégal. Ils sont ici en stage intensif de langue. Ils ne sont pas vraiment en vacances. Il ajoute qu'au Sénégal ils travaillent chaque jour. Romain semble surpris : « Pour le 31 décembre un peu de vacances ? » Bordeaux, qui finalement semble être son supérieur hiérarchique, répond sans concession : « L'après-midi le 31 décembre, pas de travail. C'est tout. Pas vacances de Noël. Beaucoup, beaucoup de chantiers. » Nous nous levons en direction de la classe. J'entends Garcia qui, intrigué, se renseigne sur l'origine des prénoms des deux étudiants. « Prénom chinois compliqué. On choisit un prénom français. Moi j'aime le vin. J'ai choisi Bordeaux. Et Romain aime Astérix et Obélix ! » Ils se séparent à regret et regagnent leurs salles respectives. J'entends qu'ils se donnent rendez-vous après le cours. Ils mentionnent la visite, cet après-midi, ensemble, de la tour Eiffel « modèle d'un savoir-faire technique français » disent en cœur Romain et Bordeaux.

Bakari

La démarche légère et gracieuse, Bakari s'avance en direction du tableau et pose ses feuilles de notes sur mon bureau. Il porte une chemise blanche légèrement ouverte sur un pantalon de costume bleu marine à pinces. Il remet plusieurs fois en place sa Rolex. Elle a tendance à tourner sur son poignet. Cela ne semble pas lui convenir. L'auditoire l'attend, attentif. Il commence. « À mon tour de vous présenter ma ville : Lagos, au Nigeria. » Il se tourne vers l'ordinateur, tape de façon ostentatoire quelques mots sur le clavier puis, de son index long et fin, appuie sur la touche entrée en la faisant claquer.

Des plages édéniques illuminent le tableau derrière lui. « Il s'agit de la plage des noix de coco. » Une rumeur admirative se propage dans les rangs. Sur l'écran, nous voyons une plage paradisiaque : sable blanc, palmiers penchés, ciel bleu. « C'est une des magnifiques et nombreuses plages à côté de Lagos. » Bakari clique à nouveau de manière marquée sur une touche du clavier. « Je me permets maintenant une ouverture personnelle. Ci-joint, non... Voici ma petite amie avec une tortue, animaux qui peuplent la magnifique plage d'Eleko. » En effet, nous pouvons voir une jeune femme qui embrasse une tortue géante.

Dans un français maîtrisé, alternant le subjonctif présent et passé, Bakari poursuit sa description de Lagos en évoquant, successivement, l'économie florissante de la ville grâce à son pétrole et à son port, « le premier du pays », le dynamisme de ses infrastructures avec « ses trois ponts et son île artificielle », le quartier d'affaires et ses tours majestueuses, la scène musicale célèbre dans toute l'Afrique « surtout la scène classique » et enfin, le cinéma qui « fait de l'ombre à Hollywood et Bollywood avec le Nollywood ». Il conclut en détaillant le multiculturalisme de la ville et la coexistence harmonieuse des nombreuses religions qui la composent.

Les étudiants sont sous le charme et font part de leurs impressions : « Quelle ville parfaite », « Une ville sans défauts », « C'est magnifique », « Quelle belle ville ». Puis, un étudiant avoue n'avoir « jamais écouté parler de ce magique lieu » et ajoute qu'il veut s'y rendre pour les prochaines vacances. Un autre interroge : « Pourquoi personne ne parle jamais de cette façon de cette ville ? »